

ZELINDE COMEDIE,

OV

LA VERITABLE CRITIQUE
DE L'ESCOLE DES FEMMES,

ET

LA CRITIQUE DE LA CRITIQUE.



A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, vis à
vis le Portail de la Sainte Chapelle,
au Signe de la Croix.

M. DC. LXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



ACTEURS.

ORIANE, Amante de Melante.

MELANTE.

CLEARQVE, Pere d'Oriane.

ARGIMONT, Marchand de Dentelle
de la ruë S. Denis.

ZELINDE, Femme fçauante.

ARISTIDE, Poëte.

CLERONTE, Bourgeois de Paris.

DAMIS, Garçon d'Argimont.

EGISTE, Garçon d'un Marchand de
la ruë S. Denis.

LVCIE, Suiuante d'Oriane.

CLEON, Valet de Melante.

*La Scene est dans la ruë Saint Denis, dans la
Chambre d'un Marchand de Dentelles.*



ZELINDE

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ORIANE, LVCIE, ARGIMONT.

ARGIMONT.



I vous voulez auoir vn
 beau Point d'Alençon,
 ie vous en vais mon-
 strer vn que l'on pren-
 dra pour vn Point de Venise,
 tenez ?

ORIANE apres l'auoir regardé.

Le Patron ne m'en plaist pas.

ARGIMONT.

Voulez vous vn Point
d'Orillac ?

ORIANE.

Montrez ? les gens de
qualité en portent encor ; mais
il faut qu'il soit bien clair.

ARGIMONT en luy donnant.

Je crois que celuy-cy.....

ORIANE.

Ah l'épouuantable

COMEDIE. 5

Dantelle ! elle seroit capable de faire euanoüir, ceux qui sçauent ce que c'est que de se bien mettre.

ARGIMONT.

Prenez donc vn des Points de Venise, que ie vous ay monstrez d'abord.

ORIANE.

Je ne sçauois me resoudre d'achepter vne chose qui ne me plaist point : ce n'est pas que ie ne les croye beaux ; mais il y a dans le dessein, quelque chose qui me choque.

ARGIMONT.

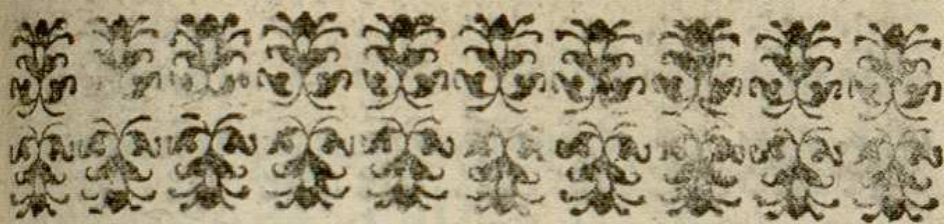
Je suis bien fâché de n'auoir rien qui vous puisse

accommoder, & si ie l'auois crû
ie ne vous aurois pas donné la
peine de monter iusques à cette
Chambre.

ORIANE.

I'ay vne si furieuse
delicateſſe pour les dantelles,
que ie m'en veux, quelque fois,
mal à moy-meſme.





SCENE II.

ORIANE, LVCIE, ARGIMONT,
DAMIS.

DAMIS.

Monsieur , mon Maistre
m'a enuoyé demander, si
vous vouliez qu'il retint vne lo-
ge, pour aller voir Dimanche la
Critique. Il dit que Madame
Ariste, & Madame Cleone, luy
ont enuoyé demander s'il en
retiendrait vne.

ARGIMONT.

Va luy dire que
ie le veux bien.

A iijj



SCENE III.

ORIANE, LVCIE, ARGIMONT.

ARGIMONT.

C'EST n'est pas que ie ne l'aye
déja veuë plusieurs fois :
la pluspart des Marchands de la
ruë Saint Denis , aiment fort
la Comedie , & nous sommes
quarante ou cinquante , qui al-
lons ordinairement aux pre-
mieres representations de tou-
tes les Pieces nouvelles ; &
quand elles ont quelque chose
de particulier , & qu'elles font
grand bruit , nous nous mettons

COMEDIE. 9

quatre ou cinq ensemble, & loüions vne loge, pour nos femmes; car pour nous, nous nous contentons d'aller au Parterre. Nous y menons Dimanche, quatre ou cinq Marchandes, de cette rue, avec la femme d'un Notaire, & celle d'un Procureur.

ORIANE, à Lucie à part.

Il faut qu'en attendant Melante i'amuse ce Marchand, & que ie le fasse causer.

LUCIE, à Oriane à part.

Vous ne pouuez mieux faire.

ORIANE, au Marchand.

Puisque vous avez veu tant de fois la Critique, dites nous ce

que vous en pensez ?

ARGIMONT.

Ah ! Madame , ce n'est pas à moy à porter iugement d'une Piece de cette nature ; les gens de qualité en pourroient mieux parler que moy , & dire s'ils y font bien ou mal dépeints.

ORIANE.

Ah ! que vous me plaidez de parler de la sorte : n'est-ce pas une chose étrange , que des gens de qualité souffrent que l'on les jouë en plain Théâtre , & qu'ils aillent admirer les portraits de leurs actions les plus ridicules ; afin de donner de la reputation au fameux Elomire , & de l'obliger à les

dépeindre, vn autrefois, avec des traits plus forts, & de plus viues couleurs.

ARGIMONT.

Pour moy Madame, qui n'ay garde de blasmer les gens de qualité, ie croy qu'en agissant de la sorte, ils ne font que ce que la prudence leur conseille. Ils voyent bien que l'on les iouë; mais ils font bien de tenir cela au dessous d'eux, & de ne pas témoigner qu'ils le connoissent: c'est assez qu'ils en ayent vn secret dépit, puis que celuy qui le feroit éclater le premier, s'exposeroit à la raillerie publique, & feroit croire que c'est luy que l'on iouë; c'est pourquoy ceux qui se voyent dépeindre, & qui en rient les

premiers , tâchent de faire croire , par leurs applaudissemens , que ce n'est pas d'eux que l'on parle (du moins) c'est ma pensée.

ORIANE.

Il est quelque chose de ce que vous dites ; mais encor , que croyez-vous de la Piece ?

ARGIMONT.

Il y a quinze ou seize Marchands dans cette rue , qui vous en diroient bien des nouvelles ; puis que depuis trente ans , ils ont veu toutes les Comedies que l'on a ioüées ; & que tout ce qu'il y a d'illustres Bourgeois à Paris , se rapporte au sentiment de ces Messieurs. Il faut que ie vous aduouë vne chose

qui me surprend : ie ne les ay iamais veu condamner vn e Piece dès la premiere representation, qu'elle ne soit tombée, ny dire qu'une reüssiroit, qu'elle n'ait eu beaucoup de succez ; & ce qui m'estonne, est, qu'ils se sont toujours trouuez du sentiment des gens de qualité, & que toutes les Pieces qu'ils ont fait reüssir au parterre, ont toujours reüssi aux loges, & au Theatre. Il y en eut, même vn ces iours passez, qui entra chez vne Dame de qualité, où il auoit affaire, comme plusieurs personnes s'entretenoient d'une Piece nouvelle que l'on iouoit alors. L'on luy fit l'honneur de luy en demander son sentiment, qu'il dit d'une maniere qui surprit toutel'assemblée, & qui fit aduouer, que l'on sçait bien iu-

ger d'une Piece de Theatre, à la
ruë Saint Denis.

ORIANE.

I'auois déjà ouï dire, que
ces Messieurs vont souuent à la
Comedie, & qu'une Piece qui
ne leur plait pas, est en grand
danger; mais laissons là leur sen-
timent, & dites moy le vostre?

ARGIMONT.

Ah! Madame, le mien....

ORIANE.

Ouy le vostre?

ARGIMONT.

Puis que vous me l'ordonnez....

ORIANE.

Prenons des sieges.

ARGIMONT. apres s'estre tous
deux assis.

Puisque vous voulez sçauoir mon sentiment touchant la Critique de l'Escole des femmes, du fameux Elomire, ie vous diray d'abord, que cette Piece est mal nomméé, & que c'est la deffence, & non la Critique de l'Escolle des Femmes: l'on n'y parle pas de la sixième partie des fautes que l'on pourroit reprendre, & Licides l'attaque si foiblement, que l'on connoist bien quel'Auteur parle par sa bouche. Ah! que l'on pouuoit bien reprendre d'autres choses.

ORIANE.

Vous ne le devez pas blâmer s'il ne les a pas dites, il n'auoit peut-estre pas de quoy y repartir; mais ie vous prie de me dire celles qu'il a oubliées? nous parlerons apres de la Critique.

ARGIMONT.

Quoy que ie n'aye rien à vous dire, que vous ne sçachiez sans doute mieux que moy, ie vais satis-faire à vostre curiosité, & commander par le nom de l'Escolle des Femmes. Son Auteur a aduoüé luy mesme, que ce nom ne luy conuient point, & qu'il ne l'a nommée ainsi, que pour attirer le monde

COMEDIE. 17

monde, en l'ébloüissant par vn nom specieux. Puis qu'il en est d'accord, ie n'en parleray pas davantage, & passeray à la premiere Scene. Dés l'ouuerture de cette Piece, Chrifalde dit à Arnolphe, qu'ils sont seuls, & qu'ils peuuent discourir ensemble, sans craindre d'estre ouys. Si, comme l'on n'en peut douter. & comme Elomire l'a luy mesme fait imprimer, toute cette Comedie se passe dans vne Place de Ville, comment se peut-il que Chrifalde, & Arnolphe, s'y rencontrent seuls? c'est vne chose que ie tiens absolument impossible.

ORIANE.

C'est qu'il a oublié à vous dire, que la Peste

estoit peut-estre dans la ville: ce qui l'auoit renduë presque deserte, & ce qui empeschoit le reste des habitans de sortir de leurs maisons; mais pourfuiuez.

ARGIMONT.

Chrisalde, est vn personnage entierement inutile: il vient, sans necessité, dire six ou sept-vingt vers à la louange des Cocus, & s'en retourne iusques à l'heure du souper, où il en vient dire encore autant, pour s'en retourner ensuite; sans que ses discours auancent ou reculent les affaires de la Scene. On peut même dire, qu'il est bien inciuil d'arrester si long-temps Arnolphe à l'ouuerure de la Piece; puis que selon toutes les appa-

COMEDIE. 19

rences, ce dernier arriue à pied de la campagne, & qu'on le de- uroit laisser aller prendre du re- pos. Arnolphe, apres auoir dans cette premiere Scene, fait con- noistre son humeur deffiante & ialouse, iusques au point que chacun sçait, dément aussi-tost son caractere, en priant Chri- salde, de venir souper avec Agnés. Il n'est pas vray sembla- ble, qu'un homme qui craint si fort d'estre Cocu, prie à sou- per avec sa Maistresse, sans au- cune necessité, vn railleur qui semble luy predire, que s'il se marie, son front ne sera pas exempt de porter ce qu'il craint.

ORIANE.

On connoist bien l'arti- fice de l'Auteur, & qu'il ne fait

prier Chrisalde , par Arnolphe ;
de venir souper , que pour faire
voir la durée de sa Piece , & que
pour le faire encore reuenir , au
quatrième Acte , dire ce qui luy
restoit à l'avantage des Cocus ;
& c'est pourquoy il oblige son
Heros à démentir son caractere
dés le premier Acte.

ARGIMONT.

Ce que vous dites est
tres iudicieux.

ORIANE.

Je crois que ç'a esté la
pensée de l'Autheur.

ARGIMONT.

Arnolphe , apres auoir

COMEDIE. 21

quitté Chryfalde, heurte à sa porte; & comme on tarde longtemps à l'ouurer, il tesmoigne son impatience, & dit, que l'on fait des ceremonies pour le laisser dehors; cependant, loin d'entrer quand la porte est ouverte, il fait descendre Agnés, & l'entretient au milieu d'une place Publique, pendant qu'elle travaille. Il la renuoye quelque temps apres, & bien qu'il arrive d'un voyage, il n'entre pas chez luy, & ne dit point les affaires qui l'empeschent d'y entrer.

ORIANE.

Pour cette faute, je ne la puis pardonner à l'Auteur. L'on void bien qu'Arnolphe n'auoit que faire à la ville, & qu'il ne demeure que

pour iouïr le personnage du Comedien , qui doit attendre Horace , & non celuy d'Arnolphe , qui deuoit d'abord entrer chez luy.

ARGIMONT.

Nous voicy à l'endroit des cent Pistolles , qui a generallement esté condamné. En effet , quelle apparence y-a-t'il qu'Arnolphe ait cent pistolles toutes prestes , & qu'il les donne à vn ieune homme , sur vn mot de lettre d'un amy , qu'il n'a point veu depuis quatre ans , & avec qui il n'a point eu de commerce depuis ce temps , comme il est marqué dans les vers de la Piece? Cét amy n'est pas raisonnable d'emprunter de l'argent , à vne personne , apres

auoir esté si long-temps sans luy escrire. Arnolphe deuoit balancer vn peu auant que de le donner , se deffier d'vn ieune homme , comme Horace , qui pouuoit auoir contrefait l'écriture de son pere. Horace n'a pas plûtoft receu l'argent d'Arnolphe , qu'il luy découure l'amour qu'il a pour Agnès , & luy dit , que l'argent qu'il a emprunté de luy , n'est que pour le faire reüssir ; ce qui deuroit aussi-tost faire connoistre à Arnolphe , qu'il a mal donné son argent , & que son amy ne luy en emprunteroit pas , pour seruir aux débauches de son fils. D'abord ce ieune étourdy , peut bien , quoy qu'imprudemment , par vne demangaïson de découurir sa bonne fortune ; raconter à Arnolphe , les premiers succez

de son amour ; mais la froideur avec laquelle ce jaloux l'écoute, deuroit l'empescher d'y reuenir : cependant il y reuient iusques à cinq ou six fois , bien qu'Arnolphe luy fasse touûjours vn accueil si froid , que lors qu'il le vient trouuer dans la sixième Scene du quatrième Acte , il luy dit , iusques à quarante vers , & s'en retourne en fuite , sans auoir tiré de luy vne seule parole ; ce qui le rend ridicule , aussi bien qu'Arnolphe. Ce dernier luy deuroit faire meilleure mine , & en feignant de le vouloir seruir , luy donner des conseils pour le perdre , ou bien luy ietter de la crainte dans l'esprit : luy dire que l'on l'êpie , & luy donner des raisons pour luy faire abandonner Agnès ; c'est ce qu'il falloit faire
pour

pour authentifier cette confiance ; c'est ce que le theatre demandoit ; & c'est ce que tout autre auroit fait, à la place d'Arnolphe, qui se contente de se retourner pour faire des grimaces. Je sçay qu'Elomire dira , que cette cōfidence d'Horace, sert à Arnolphe, pour luy fire mettre ordre au dedans du logis; mais ce qui ne se voit point, n'est pas ce qui est le plus necessaire au theatre, & c'est pour cela que l'on a iustement blamé la Piece, de ce qu'elle se passe toute en recits. Je ne voy pas qu'il soit possible qu'Arnolphe iouë aux Barres, toute la iournée , comme Elomire le fait iouïer , ny qu'un Amant, aille cinq ou six fois, en un iour, voir sa Maistresse ; qu'à chaque fois il luy arriue des incidents nouveaux, & qu'il ail-

le autant de fois , les raconter à son rival. Je pourrois dire encore , que c'est vne chose assez plaisante , de voir vn ieune garçon , dire , en parlant de l'amour à vn homme desia sur l'âge , & qui fait le Caton , qu'il le seruira à la pareille. Arnolphe , le deuroit menacer du foüet , & de tout decouurir à son Pere.

ORIANE.

Elomire , n'auoit garde de faire parler Arnolphe , comme il deuoit ; puis que si Horace , eut cessé de voir Agnès , la Peice eut pû finir dès le premier acte.

ARGIMONT.

Peut-on rien voir de plus forcé que l'incident du Grez , &

ne fait-il pas connoistre que l'esprit de l'Authheur est à la gesne, lors qu'il luy faut conduire vn sujet ? Toutes les preparations de ses incidens sont forcées, & il ne nous fait iamais rien voir, de tât soit peu raisonnable, que pour le faire paroistre, il n'ait auparauant fait des fautes considerables. En même temps, que l'auanture du Grez, nous fait connoistre l'esprit d'Agnés, elle nous fait voir combien l'esprit de l'Authheur a trauaillé pour faire receuoir vne lettre à Horace de la part de cette niaise prétenduë.

ORIANE.

Le Grez m'a tellement déplu, non pas pour la lettre qu'agnez y attache avec beau-

coup d'esprit ; mais pour le ridicule commandement qu'Arnolphe luy fait , de le ietter à Horace , que ie ne me puis resoudre à vous laisser parler seul , contre ce Grez qu'Arnolphe ne commande pas tant à Agnès de ietter pour blesser Horace , que pour luy donner lieu d'y attacher sa lettre. Mais ie voudrois demander à ce Mr Arnolphe , ou plustost à Elomire , s'il sçait bien que ce que nous appellons vn Grez , est vn paué , qu'une femme peut à peine souleuer , & qui , par consequent , estant capable d'assommer vn homme tout d'un coup , ne doit pas estre ietté en plein iour par vne fenestre , & sur tout , dans vne ville qu'il dit estre nombreuse en Citoyens. Ie ne sçay pas comment vn homme , à qui l'on a

ietté vn (Grez qui doit d'abord prendre la fuite, apres vne telle reception, & qui n'est point aduerty que son bon-heur est attaché à l'instrument, avec lequel on le veut faire perir) reuient sous la mesme fenestre, s'exposer à de nouueaux perils, pour chercher autour du Grez, vne lettre qu'il n'est pas aduerty qu'on y doit mettre, & qu'il ne doit pas attendre de l'esprit d'Agnés, qui ne luy est pas encore connu.

ARGIMONT.

Vous encherissez sur ce que j'auois à dire du Grez: toutefois Elomire dira peut-estre, qu'il n'a pretendu faire ietter par Agnez qu'une petite pierre; mais ce seroit vne chose ridicule

que de faire ietter vne petite pierre pour épouuanter vn homme, & Arnolphe, parle du Grez d'une maniere à nous faire croire qu'il n'est pas petit. Horace, dit ensuite luy-mesme à Arnolphe, lors qu'il luy vient raconter son aduventure, que le grez estoit de taille non petite.

ORIANE.

Cela fait voir qu'il faut qu'elomire auouë qu'il a fait vne faute, qui en contient plusieurs, puis qu'il ne peut se sauuer ny d'un costé, ny de l'autre.

ARGIMONT.

Je crois qu'il seroit faché que le public sceut qu'il a fait

de semblables fautes ; Mais ie
passe au reste. La Scene qu'Ar-
nolphe fait avec Alain, & Geor-
gette, lors qu'il leur demande
comment Horace, s'est intro-
duit chez luy, est vn ieu de
Theâtre qui ébloüit ; puis qu'il
n'est pas vray-semblable, que
deux mesmes personnes, tom-
bent par simetrie, iusques à six
ou sept fois, à genoux, aux deux
costez de leur Maistre. Ie veux
que la peur les fasse tomber,
mais il est impossible que cela
arriue tant de fois, & ce n'est pas
vne action naturelle. Ie ne diray
rien de la comparaison du Potage,
sinon, que les personnes
d'esprit l'ont trouuée trop for-
te ; & ont dit, qu'elle marquoit
plustost l'esprit de l'Autheur,
que la simplicité du Païsan. Lors
qu'Arnolphe veut faire confes-

fer à Agnès , qu'un inconnu est venu à sa maison pendãt son absence, il s'y prend d'une maniere qui deuroit l'empescher d'aduoüer la verité , & luy fait connoistre que c'est mal fait , avant qu'elle luy dise rien. Il deuroit plustost pour la faire donner dans le panneau , avec plus de vray-semblance , luy dire qu'il scait tout , & qu'elle a bien fait de recevoir les visites de ce ieune homme ; ce qui estoit un moyen pour luy faire aduoüer, au lieu que l'autre en est un, pour l'empescher de tout decouvrir.

ORIANE.

Cet endroit est bien repris , & i'en auois dé-jà ouï parler à d'autres.

ARGIMONT.

Enfin nous
voicy à ce mot de deux lettres ,
qui a fait tant de bruit , à ce
le....

ORIANE.

Vous pourriez passer par
dessus.

ARGIMONT.

ce le....

ORIANE.

laissez ce le.

ARGIMONT.

Je pretends faire voir, par les grimaces d'Arnolphe, par les vers qui precedent, ce le, par ceux qui le suiuent, & par vingt circonstances que....

ORIANE.

C'est assez, ie n'en veux pas sçauoir dauantage, & si....

ARGIMONT.

Ah! Madame, excusez, ce le, me faisoit oublier que ie parlois à vous.

à part.

La rougeur qui luy est montée au visage, fait assez voir que ce le, a perdu sa cause.

haut.

Iene diray point que le sermon qu'Arnolphe fait à Agnès, & que les dix maximes du Mariage, choquent nos mysteres; puis que tout le monde en murmure hautement: mais ie parleray des autres fautes qui s'y rencontrent, dont l'Autheur n'a rien fait dire à Lcidas. Arnolphe n'est-il pas ridicule, de parler en Theologien, à la personne du monde qu'il croit la plus innocente, & de luy parler de moitié suprême, & de moitié subalterne? & ne doit il pas croire qu'elle ne pourra comprendre tout ce qu'il luy dit? Le mesme Arnolphe ne soutient pas son Caractere, lors qu'il lit à Agnès les maximes du mariage; & qu'il luy dit, de plus, qu'il les luy expliquera.

36 ZELINDE.

N'est-ce pas luy vouloir faire connoistre, en vn quart d'heure ce qu'il a, pendant plusieurs années, pris soin de luy faire cacher : & luy enseigner les moyens de le faire Cocu, en luy apprenant comment se gouvernent les femmes Coquettes?

ORIANE.

Lors qu'Elomire a fait cette faute, il l'a couverte du brillant de ces maximes : il a crû qu'elles nous ébloüiroient, & que les pointes nous empêcheroient de connoistre qu'Arpolphe, dément son caractère.

ARGIMONT.

Iene sçay si les loüanges que vous luy donnez, luy seront agreables; mais pour ne

vous pas ennuyer ; ie passe au Notaire , qui est aussi inutile que Chrisalde , & sans lequel , la Piece se pourroit biẽ iouër , sans qu'il fût necessaire d'y augmenter , ny diminuer rien. La scene qu'il fait avec Arnolphe , seroit à peine suportable , dans la plus méchante de toutes les farces ; & bien qu'elle fasse vn ieu au theatre , elle ne laisse pas de choquer la vray-semblance. Il est impossible qu'un homme parle si longtemps derriere vn autre , sans estre entendu , & que celuy qui ne l'entend pas , responde iusques à huit fois , à ce qu'on luy dit. Je pourrois dire encore , qu'Arnolphe , ne doit pas estre entendu , & que ce qu'il dit , doit estre pris , comme s'il le disoit en luy même. Je ne vous diray riẽ de ce qu'Horace, trouue

toufiours Arnophe dans la ruë ;
de ce que ce dernier y paffe pref-
que toute la iournée : & y fait
venir vn fiege , pour prefcher
Agnés.

ORIANE.

Quoy qu'il depeigne la ville
où la Piece fe paffe , à peu pres,
comme Paris, il falloit qu'il n'y
eust guere de Caroffes, puis que
l'on y fait fi facilement apporter
des fieges , au milieu des ruës.

ARGIMONT.

Je laiffe la Catastro-
phe, que l'on a trouuée detesta-
ble, & ie paffe pardeffus beau-
coup de chofes , dont ie ne me
puis fouuenir , fans auoir , ou
fans lire la Piece. Mais ie fçay

bien qu'il y en a encore vne fois
autant que ie vous en viens de di
re. Je ne vous parleray ny des
mots impropres , ny des mé-
chants vers , ny des fautes de
construction dont on pourroit
faire vne veritable Critique ,
que le Chualier Doriste auroit
bien de la peine à combattre.

ORIANE.

Vous m'en avez plus dit que ie
n'en attendois.

ARGIMONT.

Comme l'on apprend
mieux à iuger de la Comedie, en
prenant souuent ce diuertisse-
ment , qu'on ne fait par les re-
gles , il ne faut pas s'estonner si...



SCENE IV.

ORIANE, LVCIE, ARGIMONT;
EGISTE.

EGISTE.

Monsieur, Madame dit que vous disiez où sont les points de Venise, que l'on a apporté ce matin. Il y a bien du monde là bas, & ie crois que Monsieur Elomire y est aussi; car il parle avec vn autre, qui fait aussi des vers, & i'ay ouï qu'il l'a nommé plusieurs fois.

ORIANE.

ORIANE.

Elomire !

ARGIMONT.

Elomire ! ah ! Madame,
permettez que ie descende, ie
meurs d'enuie de l'entretenir,
& de sçauoir si sa conuersation
répond à son esprit.

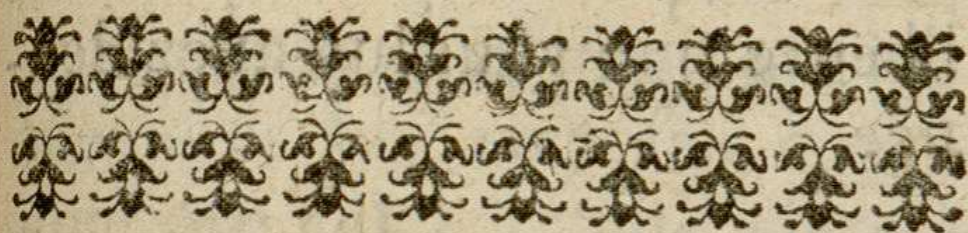
ORIANE.

Le mesme desir me presse,
descendez promptement, & fai-
tes en sorte de l'amener icy-
haut. Vous n'aurez qu'à luy dire
que la pluspart de vos dentel-
les y sont.

ARGIMONT.

Je feray mon
possible pour vous l'amener.





SCENE V.

ORIANE , LVCIE ,

ORIANE.

TOut ce que ie fais n'est que
pour gagner du temps. Je
suis dans vne inquietude extrê-
me, & ie ne sçay pourquoy Me-
lante, tarde tant à se trouuer
au rendez-vous.

LVCIE.

Ne craignez pas qu'il y man-
que, si vous auez la peine d'ar-
tendre, ce n'est que pource que

estes venuë long-temps auant
l'heure que vous luy auez don-
née.

ORIANE.

Je crois que nous
nous pourrons aujourd'huy en-
tretienir, sans craindre que mon
Pere nous surprenne ; & s'il
nous a trouuez plusieurs fois en-
semble , c'est que nous estions
dans des lieux publics ; com-
me sont les Temples , & les lar-
dins.

LVCIE.

Ne vous persuadez
pas tant que vous estes en asseu-
rance , on pourroit nous auoir
épiées : vostre Pere est aussi fin
que vous ; il estoit trop en co-

COMEDIE. 54

lere la derniere fois qu'il vous trouua avec Melante ; & bien que vous luy ayez fait croire que vous alliez rendre visite à vostre Cousine Orphise , ie ne sçay s'il aura pris cela pour argent comptant , & s'il ne nous aura point fait suiure.

ORIANE.

Tu t'allarmes en vain , i'iray au sortir d'icy chez ma Cousine. Mais à propos , il me semble auoir oüy dire que l'Oncle de Melante est bien malade : cette mort auanceroit bien mes affaires , & si celuy que i'aime auoit tous ses écus , ie crois que mon Pere consentiroit bien-tost à nostre Mariage.

LVCIE.

Je n'en doute nullement. Mais il faut que l'amour vous tourmente bien ; puis qu'il ne vous souvient pas que c'est moy qui vous ay donné cette bonne nouvelle. Ce matin en allant au Temple, i'ay rencontré Geronte qui m'en a fait part.

ORIANE.

Helas!

LVCIE.

Vous soupirez, est-ce de peur que la santé ne luy reuienne?

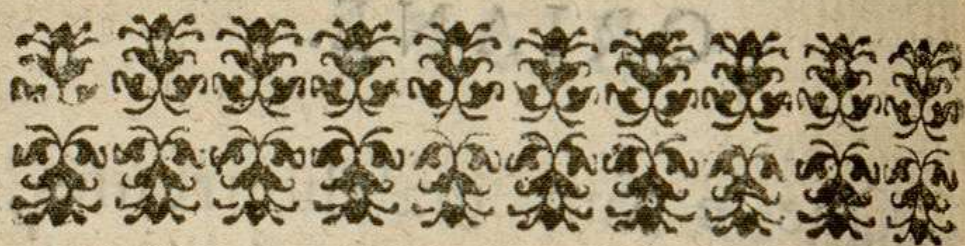
ORIANE.

Que ie suis mal-heureuse ,
de ne pouuoir venir à bout de
mes affaires sans le mal-heur
d'autrui :

LV

Je ne croy pas que ce
mal-heur luy arriue si tost que
vous voudriez : tous les malades
ne meurent pas , & il y a souuent
bien du chemin , entre la ma-
ladie & la mort ; mais voicy le
Marchand.





SCENE VI.

DRIANE, LVCIE, ARGIMONT.

ARGIMONT.

M Adame, ie suis au defef-
 poir de n'auoir pu vous sa-
 tisfaire, depuis que ie suis des-
 cendu, Elomiren'a pas dit vne
 seulle parolle. Je l'ay trouué ap-
 puyé sur ma boutique, dans la
 posture d'un homme qui rê-
 ue. Il auoit les yeux colez sur
 trois ou quatre personnes de
 qualité qui marchandoient des
 dentelles, il paroissoit attentif
 à leurs discours, & il sembloit,
 par

par le mouuement de ses yeux ,
qu'il regardoit iusques au fond
de leurs ames pour y voir ce
qu'elles ne disoient pas : ie crois
même qu'il auoit des tablettes, &
qu'à la faueur de son manteau ,
il a escrit , sans estre apperceu ,
ce qu'elles ont dit de plus re-
marquable.

ORIANE.

Peut-estre que
c'estoit vn crayon , & qu'il dessi-
gnoit leurs grimaces , pour les
faire representer au naturel sur
son theatre.

ARGIMONT.

S'il ne les a dessinées
sur ses tablettes , ie ne doute
point qu'il ne les ait imprimées

dans son imagination. C'est un dangereux personnage : il y en a qui ne vont point sans leurs mains; mais l'on peut dire de luy qu'il ne va point sans ses yeux, ny sans ses oreilles.

ORIANE.

On commence à se défier par tout de luy, & ie sçay des personnes qui ne veulent plus qu'il vienne chez elles. Mais enfin, qu'est-il deüenu?

ARGIMONT.

A peine, les personnes dont ie vous viens de parler estoient elles forties, que i'ay oüy la voix d'un homme, qui crioit à son cocher d'arrester. Le Carosse s'est aussi-tost arresté, & le mai-

COMEDIE.

51

stre qui paroïssoit vn homme de Robbe, a crié à Elomire, Il faut que vous veniez aujourdhuy dîner avec moy ; il y a bien à profiter ; ie traite trois ou quatre Turlupins, & ie suis asseuré que vous ne vous en retournerez pas sans remporter des sujets pour deux ou trois Comedies. Elomire est monté en Carosse, sans se faire prier, & le Cocher en donnant vn coup de fouet à ses Cheuaux, a emporté l'esperance que i'auois de l'entretenir. Aristide dont le nom n'est pas moins connu que celuy d'Elomire, estoit, pendant cela occupé à regarder des dentelles. Je luy ay dit que i'en auois de belles icy haut, que ie luy voulois montrer, & ie crois qu'il ne tardera gueres à me suivre.

ORIANE.

C'est vn galand homme, & ie crois que sa conuersation doit estre fort agreable.

ARGIMONT.

I'oubliois de vous dire qu'Elomire en montant en Carosse, a laissé tomber de sa poche vn papier, que i'ay aussi tost ramassé. Je ne sçay pas encore ce qu'il contient.

ORIANE.

L'on peut lire tous les papiers des Poëtes sans scrupule; & ie gagerois que ce sont des Vers, ou que c'est le dessein de quelque ouurage. Lisez-le viste,

deuant qu'Aristide monte ; &
comme nous auons déjà parlé
de l'Escole des Femmes, dès que
vous l'aurez leu, nous parlerons
de la Critique.

ARGIMONT.

Je vais vous obeïr.

Il lit

Comme ie ne voutus pas
Chier, deuant tous ceux
qui nous écoutoient, vous décou-
rir mes veritables sentimens ;
touchant vostre Critique, ie me
suis resolu de vous les escrire. Ne
trouuez pas estrange, si ie vous
dis que vótre merite, auoit pour
ce coup besoin d'estre soutenu de

vôtre bon-heur ; puisque c'est
une verité dont ie pretens vous
convaincre. Je ne croy pas que
cette Piece, qui n'est en beaucoup
d'endroits qu'une imitation de
celles que vous nous avez de-jà
fait voir , eut pû reussir , sous
le nom d'un autre. Votre Mar-
quis , a bien du rapport avec ce-
luy de Mascarille , & avec le
Lisandre , l'Alcipe , & le Do-
rante , des Fascheux. L'on peut
dire que tous ces personnages font
les mesmes extrauagances , &
que par les mesmes choses , vous
ioüés également , dans ces six
personnes , les gens de qualité.
Climene n'est qu'un Marquis
de Mascarille , trauesty en fem-

me; & si l'on vous l'a pardonné,
ce n'est pas que plusieurs ne s'en
soient apperceus. Pour ce qui est
des mots pretieux, dont vostre Pie-
ce est pleine, vous avez beaucoup
risqué de les faire encor vne fois
monter sur le Theatre, & ie crois
que sans le bon heur qui vous ac-
compagne, ils auroient déplu aux
Francois, qui n'ayment pas moins
les diuertissemens nouveaux, que
les modes nouvelles. L'on con-
noist, par là, que vous estes bon
mesnager, & que vous n'avez
pas voulu perdre, ce qui vous re-
stoit des memoires que l'on vous
donna, lors que vous travaillastes
aux Precieuses. Je n'auois pas
crû, iusques icy, que ceux qui

sont en toutes manieres, les plus
braues de la Cour, fussent si patiens,
que de se souffrir appeller Tur-
lupins, en plein Theatre, sans en
témoigner le moindre ressentiment;
Et ie croy que vostre bonheur les
a empeschez de se plaindre. Pour
votre Le, vous sçavez bien, en-
tre nous, que vous ne le pouuez
iustifier. Vous dites que vous n'a-
uez rien mis contre la bienseance,
i'en demeure d'accord; mais ce
n'est qu'un faux fuiant, qui ne
vous peut servir d'excuse, Et
vous ne pouuez nier, que vous ne
l'ayez mis, pour donner lieu d'a-
gir à l'imagination. L'on s'étonne,
comment vous l'avez fait con-
damner par une femme, qui se-

lon son caractere , le deuroit approuver , & defendre , par celle qui le deuroit condamner. Je n'en scay point d'autre raison , sinon , que vous avez voulu traicter de foux , ceux qui ont dit du mal de vôtre Escolle des Femmes. C'est vne adresse malicieuse , & qui marque que la vanité est inseparable des personnes d'esprit.

ORIANE.

Vous me deuiez faire la Critique de la Critique ; mais ie croy qu'apres cela, vous ne vous en donnerez pas la peine.

ARGIMONT.

Ce n'est pas encore tout.

ORIANE.

Lisez donc vifte le reſte.

ARGIMONT *poursuit.*

Comme vous avez d'utè de la bonté de voſtre cauſe , vous n'avez repris que des bagatelles , & n'avez point parlé des fautes conſiderables ; & ce qui me ſurprend , eſt que vous n'avez pas deſſendu tout ce que vous avez repris , & que vous auez qu'Arnolphe a eu grand tort de preſter les cent piſtoles , à Horace. Vous deviez en donner quelques raiſons apparenies , ou laiſſer cet endroit ſans en parler, com-

me vous avez fait beaucoup d'autres. Les trois personnes que vous faites parler contre vostre Escolle des Femmes, sont, un Marquis que vous nous depeignez comme un ridicule, & qui avouë luy-mesme, qu'il n'a pas voulu écou-ter la Piece: un Auteur, qui en qualité d'Auteur, c'est à dire de personne intéressée, ne doit pas estre crû: & une femme, que vous faites folle. L'on connoist, par là, que vous avez douté de la bonté de vostre Piece; puisque si vous l'aviez crüe bonne, vous ne vous seriez pas fait attaquer par des personnes, à qui les gens raisonnables ne doivent point ad-joûter foy; c'est pourquoy vostre

Cheualier ne doit pas tirer beaucoup de gloire de la victoire qu'il remporte sur de si foibles ennemis. Pour la conduite du sujet, ie croy qu'elle ne vous a pas fait beaucoup de peine : l'on n'auoit point encore veu de Comedie de cette maniere, & le denouïement en est aussi spirituel que celuy de l'Escolle des Femmes. Il y a quelques gens delicats qui la trouuent ennuyeuse, & si vous voulez que ie vous parle avec franchise, ie ne les condamne point d'estre dans ce sentiment. Cela n'empesche pas que vous n'ayez de grandes obligations au Cheualier Doriste dont vous avez si bien tourné les Vers en Prose, & si ce galand

homme se vouloit mêler d'escrire, ie croy que vous auriez vn redoutable Rival. Vous ne fistes iamaïs mieux que de faire publier, avant que de faire ioüer vôtre Critique, que l'on vous auoit enuoyé vn Billet, par lequel on vous menagoit de coups de bastons, si vous la ioüiës. Plusieurs personnes ont crû que cela estoit veritable, & l'ont esté voir, croyant que vous y depeigniez de certaines gens, à quoy vous n'avez iamaïs songé. I'oubliois à vous dire que, tout le commencement du Rolle de Lcidas, est tiré des Nouvelles Nouvelles, & que vôtre Cheualier se diuertit aux despens de Monsieur l'Abbé Daubignac,

qui s'en est luy-mesme bien aperceue; mais comme chacun vous louë, de parler contre ceux qui escriuent contre les grands hommes, ie n'ay garde de vous en blâmer. Si vous voulez venir dîner vn de ces iours avec moy, ie vous donneray des memoires, dont vous pourrez facilement servir, dans le sujet que vous m'avez dit que vous vouliez traiter.

LICASTE.

ORIANE.

Ie ne connois personne à la Cour qui s'appelle ainsi. Mais voicy Monsieur Aristide.

LVCIE à Oriane.

Ah ! Madame , c'est vn Poëte à
dentelle , & à grands cheueux !

ORIANE au Marchand.

Il est dans son humeur
réveuse ; il compose sans doute,
& nous ne le pourrons faire
parler , iusqu'à ce qu'il ait tour-
né à sa fantaisie , la pensée qui
l'occupe presentement.





SCENE VII.

ORIANE, LVCIE,
ARGIMONT, ARISTIDE.

ARISTIDE à demy bas, en rêvant,
& passant sa main sur son front.

SI ie pouuois trouuer vn mot
qui eust assez de force pour
exprimer seul.... mais il est im-

Il se trouue tout contre Oriane.

possible. Il faut que.... Ah! Ma-
dame, excusez, ie si ie ne
vous voyois pas.

ORIANE.

Monfieur , vous n'auez rien
fait qui ne foit ordinaire aux
perfonnes d'efprit. *au Marchand.*

N'ais-je pas
connu d'abord que fon efprit
eftoit fur le Parnaffe ?

ARGIMONT.

Ie ne ſçay Monfieur , ſi
auant que de vous monſtrer ce
que vous ſouhaittez de moy , ie
ne deurois point vous prier de
prendre vn ſiege.

ARISTIDE.

Il ne ſeroit pas
mal à propos ; ie puis , quand ie

voudray vos dentelles , mais ie ne trouueray pas tousiours l'occasion d'entretenir Madame.

ARGIMONT à Oriane.

Il y auoit long-temps que i'auois enuie de sçauoir comment parlent les Autheurs, & si leur conuersation répond à leurs ouvrages.

ORIANE.

Ie ne croy pas que celuy cy vous fasse aujourd'huy connoistre son esprit , par ses discours , il est des-ja retombé dans sa réverie; ces Messieurs ne parlent pas tousiours tant que vous vous imaginez , & ils composent souuent, au milieu de dix ou douze personnes, de même

que dans leur Cabinet.

ARISTIDE en rêvant toujours.

A la fin, i'en suis venu à bout.... Mais non, ce mot là ne vaudroit rien.

ORIANE.

Ces Messieurs s'ennuyent dans toutes les conuersations, où l'on ne parle pas des choses qui leur seruent d'occupation. Avec vn faiseur de Romans, il faut parler de Romans: avec vn Historien, d'Histoires; & avec ceux qui trauaillent pour le Theâtre, il faut parler de Comedie & de Vers; & pour vous en faire voir l'experience, nous n'auons qu'à nous entretenir de ces matieres, & vous ver-

rez que Monsieur Aristide, sortira aussi-tost de sa rêverie, & parlera tant, que l'on aura de la peine à le faire taire.

ARGIMONT.

Ce que vous dites me surprend.

ORIANE.

Vous en allez voir l'effet. Il faut avouer que c'est un agréable divertissement que la Co-

Aristide lève la teste & écoute.

medie. Pour moy ie l'ayme furieusement, & ie veux mal à ceux qui ne la peuvent goûter.

ARISTIDE.

Ce que vous dites en faueur

de la Comedie est veritable, & ceux qui ne l'ayment point, ne sçauent pas connoistre les belles choses. C'est la passion de tous les honnestes gens, & c'est le plaisir le plus pur que l'on puisse prendre. La Comedie est aymée de tout le monde; les personnes de qualité l'ayment passionnément; & les Bourgeois ne l'ayment pas moins: aussi faut-il auoüer que les vers, dont on se sert pour sa composition, ont des charmes qui attirent tout le monde. Ce langage a quelque chose de Diuin, & ceux qui ont dit que c'estoit le langage des Dieux, ne se sont pas trompez. Les grands hommes ont de tout temps estimé les vers, & se sont plus à en faire; & ie vous pourrois nommer vingt Empereurs, & autant de Rois, qui ont pris

70 ZELINDE.

souvent cette agreable occupation, & nous voyons, même presentement, que presque toute la noblesse se mesle d'en faire.

O R I A N E.

Ce que vous dites est veritable, & pour moy, ie trouue que l'on a grand tort d'appeller les Poëtes, fous; puis que Solon qui estoit vn des sept Sages de Grece, a esté le plus grand Poëte de son temps. Mais dites moy, Monsieur, puis que nous sommes sur le chapitre de la Comedie, ne sçauiez vous point qui est le Licidas, de la Critique de l'Escole des Femmes?

A R I S T I D E.

Ma foy, ie sçay bien

que si c'estoit moy, ie iouïerois
autrement mon personnage, &
que i'ambarrasserois bien le Che-
valier de la Critique. Ce Lici-
das n'est pas vn bon Aduocat, il
deuroit demander la repliche.

ORIANE.

Elomire, y met bon ordre, &
ne fait dire que l'on a seruy sur
table, qu'afin qu'il n'ait pas le
temps de replicher.

ARISTIDE.

L'on peut dire qu'elo-
mire est vn galand homme, &
qu'il sçait bien nous tromper à
son aduantage; puis qu'au lieu
de la Critique de l'Escole des
Femmes, il nous en fait voir
l'apologie.

ORIANE.

Vous pouviez bien croire, qu'en s'attaquant luy-mesme, il ne se feroit pas beaucoup de mal. C'est vne chose assez naturelle que des'épargner; mais encore, qui est ce Licidas?

ARISTIDE.

C'est par ma foy vn grand homme; puis que l'on dit qu'il represente seul, tous les Auteurs qui trauaillent pour le Théâtre.

ORIANE.

Les Auteurs se sont fait tort à eux mesmes, lors qu'ils ont eu cette pensée. On ne doit,
sous

tous les personnages de la Critique, regarder que l'Autheur qui l'a faite, & le rolle que iouë Licidas, est vn rolle qu'elomire a souuent ioué d'original. Mais qu'entens-je !





SCENE VIII.

ORIANE , LVCIE , ARISTIDE ,
ARGIMONT, ZELINDE, EGISTE.

ZELINDE au garçon d'Argimont.

NE bougez , mon enfant , ie
trouueray bien la cham-
bre ; mais ie pense que m'y voi-
cy.

EGISTE en s'en allant.

Ouy Madame.

ZELINDE.

Mais que voif je, ie pense que
c'est Monsieur Aristide ! ah ! que

ie suis aise de vous rencontrer icy : l'on ne m'auoit pas dit qu'il y auoit si bonne compagnie icy haut, & ie croyois n'y trouuer que le Maistre.

à Argimont

Monfieur, vous me permettrez bien de l'entretenir, auant que d'acheter ce qu'il me faut.

ARGIMONT.

Vous le pouuez Madame.

à Oriane à part.

Connoiffiez-vous cette Dame ?

ORIANE pendant que Zelinde s'affit.

C'est vn de ces grands esprits du siecle : c'est l'illustre Zelinde qui escrit si bien en

Gij

vers, & en prose : nous n'auons
qu'à escouter, elle va seule en-
tretienir toute la compagnie.

ZELINDE.

Vrayement Mon-
sieur, il faut que ie vous fasse vn
reproche, & que ie me plaigne
de ce que vous ne me venez plus
voir.

ARISTIDE.

Ce reproche est des plus
obligeans.

ZELINDE.

Il faut que vous me veniez voir
vn de ces iours; j'ay les choses du
monde les plus plaisantes à vous
donner, & qui produiront de

merueilleux effets au Theatre:
ce sont de ces choses du temps
qui sont presentement à la mode
& qui de plus sont veritables.

ARISTIDE.

Je vous feray beaucoup obli-
gé.

ZELINDE.

Attendez, si ie
pouuois m'en ressouuenir.

ARISTIDE.

Il ne faut qu'un
mot pour vous faire ressouuenir
de tout.

ZELINDE.

Ouy, mais il le faut trouuer.
En resuant & portant sa main sur son front.
Ah ! i'auois tantost vne vi-
sion,.....

ARISTIDE.

si.....

ZELINDE.

Je tiens quelque chose.
Il faudroit depeindre de ces
discrettes medisantes ; de ces
femmes de si & de mais, qui di-
sent tousiours du bien en medi-
sant ; ou plustost, qui medisent,
en disant du bien. Quoy que l'on
leur puisse dire à l'auantage d'v-
ne personne , elles l'auoient ;
mais elles ne manquent iamais

ensuitte de se seruir du, si, ou du
mais. Si l'on leur dit qu'une per-
sonne est belle. Ouy, diront-el-
les, elle est belle, elle a de l'es-
clat, & si, elle a les yeux ronds,
la bouche platte & la taille mal-
faite. Si on dit qu'une autre est
vertueuse; elles l'auoüeront, en-
cor, & diront ensuitte, mais l'on
dit telles & telles choses d'elle;
ie sçay bien que ce sont des faus-
setez, mais enfin la medifance
ne laisse pas que de les publier, &
cela nuit beaucoup à sa reputa-
tion. Entrez vous bien dans le
sens de ce que ie vous dis, & n'y
trouuez vous pas de quoy faire
quelque chose de beau, & de
bien à la mode?

ARISTIDE.

Ah ! ie tourneray cela à merueille, & ie ne doute point du fucces ; puis que les Satires font à la mode.

ZELINDE.

Il faut , si vous voulez reussir que vous preniez la maniere d'Elomire, & que vous tâchiez de le surpasser : c'est pourquoy vous devez, pour adiouter quelque chose de beau , à ce que ie vous viens de dire, lire cōme luy tous les liures Satiriques, prendre dans l'Espagnol ; prendre dans l'Italien ; & lire tous les vieux Bouquains. Il faut auoüer que c'est vn galand homme ; & qu'il est loüable de sçauoir si

bien se seruir de tout ce qu'il lit de bon. Prenez hardiment; l'exemple d'un homme qui reussit est bon à suiure; tout ce qui est sur le papier est mort, mais le ieu l'anime, & fait que l'on ne le reconnoist plus. Croiriez vous que la Scene du Cocu imaginaire, où Sganarelle, dit qu'il deuoit ietter le chapeau, & croter le manteau de celuy qu'il croit le galand de sa femme, fut toute entiere dans Francion?

ARISTIDE.

Ce que vous dites me surprend!

ZELINDE.

Si ie m'en pou-
vois ressouuenir, ie vous en di-
rois bien d'autres. N'avez vous

pas leu les fatires de Renier?

ARISTIDE.

Ouy.

ZELINDE.

Et vous
n'avez pas remarqué que le recit
que l'on fait dans les Facheux,
de celuy qui se prie pour dîner,
est vne satire de Renier toute
entiere?

ARISTIDE.

Ce que vous dites est verita-
ble, & ie n'y puis songer, sans
faire paroistre la surprise que
me cause le bon-heur d'Elomi-
re.

ORIANE.

Il est vray qu'il y a
dequoy estre furieusement sur-
pris.

ARGIMONT.

Si les morts pou-
voient parler, l'on ne les vole-
roit pas, si souuent que l'on fait.

ZELINDE.

Pour ce qui est de l'Escole
des Femmes, tout le monde
sçait bien qu'Elomire n'a rien
mis de luy dans le sujet, que la
precautiō inutile; luy en a four-
ny les premieres idées; & qu'un
jaloux y fait eleuer aussi bien
qu'Arnolphe vne fille dans un

Conuent; qu'il y est parlé de la
vieille, & que l'incident de l'ar-
moire est tiré de cette mesme
Nouvelle. L'on sçait bien aussi
que la confidence qu'Horace fait
à Arnolphe, de son amour, qui
comme Elomire aduouë luy-
mesme dans sa critique, est ce
qui fait tout le brillant de sa
Piece, est vne histoire de Stra-
parolle.

ARISTIDE.

Quoy que tout ce
que vous dites soit veritable,
la reputation d'Elomire, est si
bien establie, que si vn autre
auoit fait quelques Pieces, sur
ces matieres du temps, beau-
coup plus belles que les siennes,
l'on diroit, d'abord, que ce ne
sont que des Copies.

ZELINDE.

Je sçay bien que quand vous auriez fait vne Piece infiniment plus belle que celle d'Elomire, que la preoccupation que l'on a pour luy, feroit dire d'abord, que vostre piece seroit passable, & que vous pouuez faire quelque chose. Je sçay, de plus, qu'il faut que vous en fassiez deux ou trois de suite, pour faire voir que vous sçauiez aussi bien toucher la Satire, que cét Auteur approuué ; & qu'apres cela, l'on commencera à connoistre que tout l'esprit n'est pas dans vne teste, & que faire des Satires du temps, sans traualler sur les mêmes suiets, n'est point imiter Elomire, mais faire aussi bien que luy.

ARISTIDE

Je vois bien que ce que vous dites deuroit estre; mais ie crains que.....

ZELINDE.

Il me vient de venir vne plaisante vision , & ie vous vais donner vn suiet beaucoup plus satirique , que celuy dont ie vous ay parlé; & si vous le traittez bien , vous establirez tout d'un coup vôtre reputation. Vous sçavez qu'Elomire a fait l'Apologie de son Escole des Femmes , sous le nom de la Critique.

ARISTIDE.

Ouy.

ZELINDE.

Il faudroit que vous fissiez la Critique, sous le nom d'Apolo-
logie. Ah! que ce seroit vne bon-
ne Piece! si vous laissez échapper
cette occasion, vous ne la recou-
vrerez iamais. L'on pourroit, de
son suiet, faire vne Satire immi-
table, en faisant seulement,
que ceux qui deffendent l'Escol-
le des Femmes, la combattent;
& que ceux qui la combattent,
la deffendent. Ne seroit-ce pas
vne chose bien diuertissante, de
voir le Marquis, donner mille
louanges à Tarte à la Cresme, &
de l'entendre crier au lieu de,
voila qui est detestable, Tarte à
la Cresme est incomparable,
morbleu, incomparable! c'est
ce que l'on appelle incompara-

ble ! & du dernier incomparable ! cela ne feroit-il pas vn plaifant effet ?

ARISTIDE.

Ce que vous dites me furprend & le Marquis de la Critique, que j'auois iufques icy pris pour vn ridicule, me paroift raifonnable ; & il n'y a point de doute qu'il fait paroiftre plus d'efprit en blafmant Tartre à la Crefme, qu'il ne feroit en le loüant.

ORIANE.

La raillerie feroit fine , & feroit changer de fentimen à bien des gens.

ARGIMONT.

ARGIMONT.

Il s'en faut peu que ce que Madame a dit, ne me fasse iouer le rolle du Marquis, & que ie ne m'écrie, que cela est du dernier incomparable.

ORIANE.

Cela feroit le meilleur effet du monde, apres l'auanture de Tarte à la cresse arriüée depuis peu à Elomire. Je crois qu'elle luy fera dorefnauant bien mal au cœur, & qu'il n'en entendra iamais parler, ny ne mettra sa perruque, sans se ressouuenir qu'il ne fait pas bon iouer les Princes, & qu'ils ne sont pas si insensibles que les Mraquis Tur-lupins.

ZELINDE.

Vous avez raison,
& cette auanture fait voir, que
ce Prince qui blâma d'abord
l'Escolle des Femmes, auoit plus
de lumieres que les autres.

à Aristide.

Mais Mr., j'ay bien encore vn
autre sujet. Si vous vouliez,
tout de bon, iouer Elomire, il
faudroit dépeindre vn homme
qui eust dans son habillement
quelque chose d'Arlequin, de
Scaramouche, du Docteur, &
de Triuelin, que Scaramouche
luy vint redemander ses demar-
ches, sa barbe, & ses grimaces;
& que les autres luy vinssent en
mesme temps demander ce qu'il
prend d'eux, dans son ieu, &
dans ses habits. Apres cela il les

COMEDIE. 91

faudroit faire reuenir tous, demander ensemble ce qu'il a pris dans leurs Comedies. Dans vne autre Scene, l'on pourroit faire venir tous les Autheurs, & tous les vieux Bonquains, où il a pris ce qu'il y a de plus beau dans ses pieces. L'on pourroit ensuite faire paroistre tous les gens de qualité qui luy ont donné des memoires, & tous ceux qu'il a copiez.

ARISTIDE.

Je crois bien que s'il estoit obligé de faire vne entiere restitution, qu'il resteroit, non seulement nud; mais que ses Ouurages seroient aussi dépoüillez de ce qu'ils ont de plus beau,

ZELINDE.

C'est ce que ie voudrois que
vous fissiez paroistre.

ARISTIDE.

I'en'ay garde de faire vne Sa-
tyre si sanglante , mais quand ie
la ferois , croyez-vous que les
Comediens la voulussent iouër?

ZELINDE.

Je ne crois pas que
les Comediens en deussent faire
aucun scrupule; il les a choquez
plus d'une fois , & ie ne vois pas
qu'il soit besoin d'interprete,
pour connoistre que dans la Cri-
tique, il les appelle ignorans,
& qu'il veut persuader qu'ils ne

ſçauent paſſer d'une Piece de
Theâtre.

ORIANE.

Jamais ie ne fus ſi
ſurpriſe , que lors que i'oüis re-
citer cét endroit; ſi en faiſant la
Comedie , les Comediens ne
peuvent apprendre à en iuger ,
ie ne ſçay pas où Elomire en a
tant appris.

ARGIMONT.

L'on voit en ſa perſonne
vn exemplaire du contraire de
ce qu'il dit , contre les Come-
diens.

ARISTIDE.

Depuis qu'il a la quali-
té d'Auther , il ne croit plus

que les Comediens soient ses confreres.

ZELINDE.

Ce que vous dites est veritable ; mais reuenons vn peu au sujet dont ie vous parlois. Si vous croyez que la Satyre fut trop piquante , il ne faudroit point nommer Elomire ; & s'il se nommoit , luy-mesme , ce seroit vne marque que l'on auroit aussi bien fait son Portrait, qu'il a fait celuy de beaucoup d'autres.

ORIANE.

Quand cela le choqueroit, ie ne croy pas qu'il en témoignast rien.

ZELINDE.

Il n'auroit garde de
s'en plaindre, & ie suis assuré
qu'il le souffriroit, avec autant
de patience, que font ceux qu'il
dépeint tous les iours.

ORIANE.

Il ne fait que changer les
Comtes en Marquis, quand il
veut iouïr les autres.

ZELINDE.

Il me vient encore de venir
vne plaisante idée. le voudrois
le faire berner, & faire tenir la
couverture par quatre Marquis.

ARISTIDE.

Les Marquis l'aiment trop, & se mettroient peut-estre à sa place, afin qu'il les bernast en toutes manieres : Je n'ay garde de de iouer leur bon amy, ie serois perdu si ie l'auois fait & ie risquerois bien moins à les iouer eux mesmes. Ceux qu'il dépeint le mieux, font tout ce qu'ils peuuent pour le soutenir, de peur qu'un autre ne fit pas si bien connoistre ce qu'ils ont de ridicule. Ils ayment mieux se mirer dans les viuans miroirs d'Elomire, que dans les leurs, & ils trouuent que l'amertume de la Satyre, a quelque chose qui leur est utile.

ORIANE.

Elle est vtile , à ceux qui s'en corrigent ; mais il me semble que le nombre en est petit.

ZELINDE.

Ils feroient bien faschez de s'en corriger. Elomire , veut tourner en ridicule , vn certain air de qualité qui les distingue des Bourgeois ; c'est pourquoy , ils seroient bien faschez que l'on les obligeast à s'en deffaire.

ORIANE.

S'il est ainsi , pourquoy font-ils si bonne mine à Elomire , & pourquoy ceux qu'il depeint le mieux , l'embrassent.

ils lors qu'ils le rencontrent;

ZELINDE.

C'est pour ce qu'il leur donne
sujet de se rire les vns des au-
tres , & de s'appeller , entre
eux , Turlupins , comme ils
font à la Cour, depuis qu'Elomire
a ioué sa Critique.

ORIANE.

Cela deuroit obliger Mon-
sieur Aristide à travailler.

ARISTIDE.

La reputation d'Elomire n'est
déjà que trop bien establie ; ie
n'ay garde de travailler pour
l'affermir d'avantage , & ie suis
assuré, que plus on le critique-

ra, plus on le fera reussir.

ZELINDE.

Dites, que plus on le laissera
sans Riual, plus il reussira.

ARGIMONT.

En effect, il triomphera
toujours tant qu'il n'aura point
d'ennemis à combattre, & que
ceux qui pourroient travail-
ler, aussi bien que luy, n'oseront
faire voir de quoy ils sont capa-
bles.

ARISTIDE.

Il ne faut iamais se moc-
quer des heureux, ny des mise-
rables, puis qu'il est impossible
d'arester le bon-heur des vns,

& qu'un honneste homme ne se doit point moquer des autres. Pourquoi voulez-vous quei'aille ruiner ma reputation, en attaquant un homme que tous les Turlupins de France, assurent que l'on ne pourra jamais imiter ? & bien qu'ils disent cela sans sçavoir ce qu'un autre est capable de faire, l'on les doit neantmoins croire, puis qu'ils y sont les plus interessez.

ZELINDE.

Quoy, vous estes encore dans cette pensée ? faites rire comme luy, & vous reussirez ? ils ne prennent son party, que par ce qu'il les diuertit : rencherissez sur la satire, accommodez-vous au goust du siecle, & vous verrez si l'on ne dira pas que vous

COMEDIE. for
aurez autant de merite qu'Elo-
mire.

ARISTIDE.

Mais....

ZELINDE.

Quoy ? mais,

ARISTIDE.

Mais il le vent en
poupe.

ZELINDE.

Et c'est pour cela
qu'il le faut attaquer, afin de
faire retourner ce vent. Quoy,
si vn Prince auoit vn ennemy
puissant, & qu'il eut gagné la
moitié de ses Prouinces, ne de-

uroit il s'opposer à ses succez,
qu'après luy auoir laissé prendre
le reste de ses Estats?

ARISTIDE.

Quoy que vous me puissiez di-
re, ie craindrois de ne pas reussir,
& de donner, par ma deffaite, de
l'esclat à la gloire d'Elomire.

ZELINDE.

Quoy, vous crai-
gnez d'attaquer vn homme qui
n'épargne pas le sexe? & les Au-
theurs, qu'Elomire iouë sous le
nom de Licidas, sont aussi lâches
que les Courtisans, qu'il iouë
sous le nom du Marquis Turlu-
pin. Ah! que ie ne suis pas si pa-
tiente, il m'a voulu iouer par ce
vers,

*Et femme qui compose en sçait plus
qu'il ne faut.*

Il aura dit vray , & i'en sçay
plus qu'il ne faut pour me van-
ger de luy. Je ne vous ressemble-
ray point Pacifiques poudrez ,
Courtisans armez de peignes ,
& de canons , qui faites la Cour
à celuy qui vous iouë publique-
ment , vne femme vous ensei-
gnera vostre deuoir : quoy, s'at-
taquer au sexe !

*Et femme qui compose en sçait plus
qu'il ne faut.*

Quoy , blasmer le sexe , & l'es-
prit tout ensemble ! sans doute
qu'il veut que nous soyons aussi
stupides & aussi ignorantes que
son Agnès ; mais il ne prend pas
garde : quel'ignorance & la stu-
pidité, font faire des choses à de
semblables bestes , dont il n'y a

que les personnes d'esprit qui se
puissent deffendre.

ORIANE à part.

Si le retardement de Melante
ne me causoit point de chagrin,
i'aurois icy de quoy me bien di-
uertir.

ZELINDE.

Je feray voir que son Es-
colle des Femmes , est la plus
méchante piece qui ait iamais
esté faite, & que sans ce , le , cét
impertinant, le, qu'il a pris dans
vne vieille chanfon, l'on n'auroit
iamais parlé de cette Comedie.
Il auroit esté bien fasché que l'õ
ne l'eut pas pris d'as le sens qu'on
a fait ; mais si ce, le, est cause que
l'on a tant parlé de sa Piece, il a
pour le mettre , esté obligé de

faire vne faute cōsiderable, puis que ce, le, est cause qu'Horace, dement son caractere. C'est vn ieune homme qu'il depeint fort amoureux ; il rencontre vne niaise qui luy laisse baiser ses mains & ses bras, & qui aduouë qu'elle luy en eust accordé davantage, s'il luy eust demandé ; cependant, au lieu de pousser sa fortune, il se contente de luy prendre vn ruban. L'on connoist bien par là, que l'Autheur a plus regardé le ieu, que ce, le, faisoit au Theatre, que la vraye-semblance.

ORIANE.

Ie trouue que les fautes d'Elo-
mire, sont plus pardonnables,
que celles des autres ; puis qu'il
n'en fait gueres qu'il ne les cou-

ure de quelque brillant afin de nous empescher de les connoistre.

ZELINDE.

Je les déuelopperay bien, malgré tous leurs brillants. Je sçay ce que c'est que la Comedie, & ie ne suis pas du nombre de celles qui se laissent dupper par le ieu : l'on ne m'ébloüit pas de la sorte: & les beautez que le theatre preste à vne Piece que l'on iouë bien, ne m'empeschent pas de l'examiner dans le fonds. Est-il possible qu'il y ait des gens qui ne s'apperçoient pas qu'il n'y a rien de plus inégal que le Rolle d'Agnés, & que l'esprit luy vient en vingt-quatre heures?

ORIANE.

Je crois qu'on pourroit dire qu'il luy vient en douze, puis que ces vingt quatre heures comprenant vn iour, & vne nuit, il faut qu'elle en dōne la moitié au sommeil; c'est pourquoy, l'on pourroit dire, que l'esprit luy vient en dormant.

ZELINDE.

Jamais ie ne vis rien de si ridicule, & il faut n'estre pas en bōne intelligence avec la raison pour nous vouloir faire approuver des choses, où l'on ne peut rien trouuer qui approche de la vray-semblance. Dés qu'Agnès paroist sur la Scene, elle fait con-

noistre qu'elle est aussi niaise qu'Arnolphe la depeint ; Elle dit que le petit chat est mort ; elle confesse , qu'un homme l'est venu voir ; qu'il luy a pris les bras ; qu'il luy a pris un ruban , & qu'elle n'a pas voulu le laisser mourir faute d'assistance. Elle dit encore cent autres choses qui font connoistre qu'elle est la plus niaise personne du monde ; cependant , deux heures apres , elle escrit une lettre qui ne peut vray-semblablement , partir d'une personne qui a ioué un semblable personnage ; & ce qui est de plus ridicule , est qu'à la fin de la Piece , elle paroît tout à fait spirituelle , lors qu'elle dit à Arnolphe , qu'il ne l'a pas bien élevée , & qu'il a bien opéré en la faisant instruire. Cette niaise spirituelle , que ie ne sçay

comment nommer, ne deuroit point ſçauoir écrire, & Arnolphe n'en doit pas eſtre quitte pour dire que, contre ſon deſſein l'art luy en fut découuert. Il deuoit auoir deffendu que l'on luy appriſt à écrire, cela eſtoit de ſon caractere, afin qu'elle ne pût ny écrire à vn Galand, ny receuoir de ſes billets, ny lire aucun liure qui la pût inſtruire de ce qu'il vouloit qu'elle ignorast, & qui luy pût mettre l'amour dans la teſte. Il n'eſt pas vray-ſemblable que l'on luy euſt appriſ à écrire, ſans qu'il le ſceut; & comme il la faiſoit éleuer à ſes dépens, il deuoit ſçauoir ſi l'on luy contoit les mois d'un maiſtre écriuain, ou d'une maiſtreſſe: car ces fortes de gens, ne laiſſent point paſſer pluſieurs années, ſans demander de l'argent. Elo-

mire à fait toutes ces fautes, pour faire paroître l'incident du Grez, & pour faire écrire vne lettre à Agnès, qu'une fille telle que l'on nous la dépeint, & telle qu'Agnez paroît dans ses discours, ne deuoit point écrire; & l'on ne voit rien dans cette lettre qui approche des naïuetes qu'elle dit sur la Scene, ny de la demande qu'elle auoit fait peu de iours auparauant, pour sçauoir si l'on faisoit des enfans par l'oreille. Je pourrois dire, que pendant tout le temps qu'elle paroît niaise, elle s'exprime en bien des endroits, avec des termes qu'il est impossible qu'elle sçache; mais ie ne m'attache pas à ces bagatelles.

ARISTIDE.

Je cesse d'admirer

Elomire, & vous meritez toutes les loüanges, que ie croyois que l'on deuoit à cet Auteur Comique.

ZELINDE.

Horace n'est-il pas ridicule, de mettre sa Maîtresse entre les mains d'Arnolphe, qui est vn homme déjà sur l'âge, & de plus vn des amis de son pere? Je sçay qu'Elomire dira, qu'Horace est vn estourdy; mais ce n'est pas vne raison, & pour excuser ses fautes, il n'auroit qu'à dire, que tous les personnages sont foux; mais s'il est ainsi, il deuoit appeller sa Piece, *L'Hospital des Fous*, & faire paroistre les Petites Maisons sur le Theâtre, comme a fait autrefois Beis. Horace ne deuroit pas estre si empesché d'Agnés, il n'y

a que trop de moyens de garder des filles , cela se fait tous les iours ; il auoit de l'argent , & c'estoit assez : de plus ieunes que luy n'auroient pas manqué d'invention.

ARGIMONT.

Cette remarque est tout à fait iuste.

ZELINDE.

Est il vray-semblable qu'Arnolphe , passe toute vne journée dans la rue : que Chrisfalde s'y trouue deux fois ; qu'Horace s'y trouue cinq ou six ; que le Notaire s'y trouue aussi , & qu'ils y fassent tous deux toutes leurs postures , & s'y querellent si long-temps ?

Est-

COMEDIE. 113

Est-il vray-semblable qu'Alain
& Georgette tombent tant de
fois à genoux dans les bouës ,
lors qu'Arnolphe est en colere ?

ORIANE.

L'Autheur

deuoit , auant cette Scene, leur
en faire faire vne autre, & les fai-
re venir, avec chacun vn Ballet
pour nettoyer la ruë, puisque
bien qu'elle fut peut estre assez
nette, pour leurs genoüils, elle
ne la deuoit pas estre assez pour
le manteau, & le chapeau d'Ar-
nolphe, qu'il prend la peine
d'y mettre, luy mesme, forcé
par la chaleur où l'excez de sa
colere le met.

ARISTIDE.

Elomire est bien mal-heureux de vous auoir pour ennemies: si l'une fait connoistre, avec beaucoup d'esprit, les defaux de sa Piece, l'autre fait paroistre le sien dans ses railleries.

ZELINDE.

Il ne faut pas auoir beaucoup d'esprit pour reprendre Elomire: puisque ses fautes sont si grossieres, qu'elles sautent aux yeux. Mais ie poursuis, pour interrompre vos loüanges. N'est-ce pas vne chose ridicule, de voir Arnolphe enseigner en pleine rue, à Alain, & Georgette, comment ils doiuent faire, pour empescher Horace, d'entrer, à

COMEDIE.

15

Ion logis ? & les postures qu'ils font tous trois , ne deuroient-elles pas faire arrester tous les passâs pour les regarder ? Le mesme Arnolphe, ne pert-il pas l'esprit, & ne dement-il pas son caractere, lors qu'il fait venir quatre ou cinq fois Agnez dans la ruë pour l'entrenir ? Il ne veut pas , comme il dit luy mesme à Chrifalde , que personne la voye, & il prend tout expres vne autre maison que la sienne , pour la faire garder , & pour empescher que ceux qui viendront chez luy ne la voyent ; cependant on ne void autre chose que luy & elle , dans les ruës , & il ne luy parle qu'en ce lieu là, sans songer que ses voisins , que les passans , & que ses amis qui le viendront trouuer, la peuuent sans cesse voir avec luy ? S'il la vouloit ain-

si faire voir à tout le monde , il n'auoit que faire d'auoir deux maisons. Comme cette Piece commence dans la ruë, & qu'elle s'y passe toute, il est bien iuste qu'elle s'y dénouë, afin de garder l'vnité de lieu. Si elle finissoit par quelque action precipitée, comme par vn combat, ie ne la blasmerois pas de se dénouër dans la ruë ; mais c'est vne chose extraordinaire d'y voir huit personnes s'y entretenir , de sang froid , & donner des éclaircissemens de toutes choses : ce n'est pas que ie blâme les Pieces qui se passent dans les ruës , ie sçay que cela se peut , & que nous en auons qui s'y passent , chez les Anciens ; mais il faut qu'il y ait plus d'action , & que l'on donne des couleurs aux choses que l'on y fait passer ; ce qui n'arriue pas

COMEDIE. 117

dans l'Escolle des Femmes, où Arnolphe ne dit point pourquoy il entretient Agnès dans la ruë, bien qu'il fasse plusieurs fois la même faute.

ARISTIDE.

Mais il me semble que la seconde fois qu'Arnolphe parle d'Agnès, il dit qu'il la fait descendre, pour auoir le temps de dire son Alphabet, afin de laisser temperer sa bile.

ZELINDE.

C'est vn pretexte bien forcé ; mais quand il seroit bon , ce n'est que pour cette seule fois.

ARGIMONT à part.

Je ne sçay plus où
j'en suis ! ie croyois auoir remar-
qué toutes les fautes de l'Escole
des Femmes; cependant ie com-
mence à connoistre qu'il y en a
bien d'autres !

ZELINDE.

Il faut que tous ceux
qu'Elomire iouë, soient bien in-
sensibles, ou ne se reconnoissent
pas : cependant ceux qui n'y
sont pas interessez, s'en apper-
çoient; & ie vis vn Page le iour
que ie fus voir iouer sa Criti-
que, qui pestoit en fortant con-
tre Elomire, & iuroit qu'il le
feroit repentir de sa temerité.
Comment, disoit-il, il est bien

COMEDIE. 119

hardy de iouïr les personnes de
Naissance , & de s'attaquer à des
Auteurs, qui ont mille fois plus
de merite que luy !

ORIANE.

Sans doute que ce Page y auoit
reconnu son Maistre , & qu'il
n'estoit pas moins fasché de l'a-
voir veu bien représenter , que
d'auoir veu iouïr les Auteurs.

ZELINDE.

Cependant toutes ces
menaces s'en vont en fumée , &
le bon-heur d'Elomire est tel ,
qu'il fait tourner à son auanta-
ge , tout ce qui luy deuroit nui-
re.

ARISTIDE.

Mais , Madame , croyez-vous qu'il n'ait pas autant de merite que de bon-heur ?

ZELINDE.

S'il a du merite , ce n'est pas pour ce qui regarde la Comedie ; & il ne doit tous ces grans succez , qu'à son bon-heur. N'est-ce pas estre heureux , que de prendre hardiment par tout , sans qu'on s'en apperçoive ? N'est-ce pas estre heureux , que de faire valoir ses Pieces , soy-mesme ? N'est-ce pas estre heureux , que de représenter tousiours les mesmes choses , sans que l'on s'en lasse ? Et n'est-ce pas enfin estre heureux , que d'avoir rencontré vn siecle , où l'on

l'on ne se plaist qu'à entendre
des Satires?

ARISTIDE à part.

Le dépit qu'elle a d'a-
voir esté iouée par Elomire , l'a
fait parler avec tant de chaleur.

ZELINDE.

Si ie croyois que...mai
l'entens quelqu'un!

ARGIMONT.

C'est vne personne de
ma connoissance.





SCENE IX.

ORIANE , ZELINDE , LVCIE ;
ARISTIDE , ARGIMONT ,
CLERONTE.

CLERONTE.

SI vous avez quelques dentel-
les à la mode....

ARGIMONT.

A la mode ! ie ne voy pas
que vous soyez de ceux qui la
suivent.

ZELINDE.

En effet, mon-

seigneur ne paroist pas vn des ze-
lez sectateurs de la mode.

ARISTIDE.

Pour moy ie trouue que c'est
bien fait que de ne la pas suiure
des premiers.

CLERONTE *en se regardant.*

Qu'ay-je donc ! ou
plustost , que n'ay-je pas , qui
vous oblige à tenir ce discours !

ARGIMONT.

Vous n'estes point du tout à la
mode.

CLERONTE.

Je ne vois rien
pourtant.....

ARGIMONT.

Quoy, vous ne sentez pas que vostre teste est chargée d'une Pyramide ?

ARISTIDE.

Argimont a raison, & vous paroissez si grand, avec ce chapeau pointu, que l'on ne vous sçauroit regarder tout entier, sans estre obligé de leuer la teste.

ARGIMONT.

A quoy songez-vous de porter encore de ces pains de sucre noirs ?

ORIANE.

Il est vray que la mode

des chapeaux ronds est si bien établie, que ceux qui n'en ont point, sont presentement remarquez de tout le monde.

CLERONTE.

Il faut donc, enfin, deuenir semblables aux Porteurs de bled, puis que la mode le veut: & suiure aveuglement ses caprices, sans examiner, si des pieds, elle passe à la teste. O temps ridicule: où l'on iuge de l'homme par le soulier; où l'on l'estime par le Chapeau; & où l'on l'honore par l'habit. L'homme n'est plus que l'image de la mode, & bien qu'elle ne tâche qu'à le ruiner, il ne laisse pas de suiure ses loix avec plaisir. Au commencement d'un Hyuer, ou d'un Esté, l'on n'ose faire fai-

re des habits ; pource que l'on ne sçait pas encore ce qui sera à la mode : quand on le sçait , il faut encore attendre , à cause qu'il y a des modes qui meurent en naissant. La mode va iusques aux Comedies, & de mesme que l'on ne trouueroit pas vn rabat bien fait, s'il n'estoit de la bonne faiseuse , l'on n'approuueroit pas presentement vne Comedie, si elle n'estoit d'Elomire. La mode nous veut obliger à dire du bien de tout ce qui vient de luy , aussi bien qu'à porter des Chapeaux ronds. Je connois des vieillards de quatre-vingt-dix ans qui en portent , & des gens qui n'ont iamais sçeu ce que c'est qu'une Comedie , qui disent du bien de celles d'Elomire, pource qu'elles sont à la mode. Il faut cependant faire comme les au-

tres, si l'on ne veut passer pour ridicule; mais ce qui me console, est que l'on dit, que les fous inuentent les modes, & que les sages les suiuent. Il faut prendre celle du Chapeau rond; puis qu'elle est déjà dans son plain. Je sçay bien que c'est tout ce que ie pourray faire, que d'en vser vn, auant que la mode s'en passe; puis que les gens de qualité ont coustume de quitter les modes, qu'ils ont inuentées, dès qu'ils voyent qu'elles sont trop communes. Mais ie ne songe pas que ie suis icy trop long-temps, & que la pointe de mon Chapeau, vous pourroit faire mal aux yeux si i'y demeurois dauantage; c'est pourquoy ie m'en vais de ce pas en acheter vn rond.

Il s'en va.

ZELINDE.

Nous parlions de Satyres du temps, auant qu'il entrât; mais il nous en vient de faire vne, contre la mode & contre Elomire, à quoy nous ne nous attendions pas.

ARISTIDE.

Cet impromptu...mais
quelqu'un vient icy!

ZELINDE.

C'est vn homme de qualité,
qui a tout à fait bonne mine.

ORIANE *à part.*

C'est Melante, c'est luy-mes-

me , nous ne nous pourrons parler que des yeux , iusques à ce que nous soyons seuls.





SCENE X.

ZELINDE, ARISTIDE, ORIANE,
LVCIE, ARGIMONT,
MELANTE.

MELANTE.

JE croy que mon bonheur m'a fait venir icy, & ie ne croyois pas y trouuer vne si belle compagnie.

ARGIMONT.

Quand i'aurois
vendu aujourd'huy pour dix
mille écus de dentelles, le gain
que i'aurois fait, ne me réjouï-
roit pas tant, que l'honneur d'a-

voir veu aujourd'huy, chez moy,
ce qu'il y a de plus beau & de
plus spirituel à Paris.

MELANTE.

L'avantage est
considerable ; mais peut-estre
que ie ne suis venu que pour
troubler la conuersation.

ZELINDE.

Vous devez auoir meilleure
opinion de vous mesme.

ORIANE.

Pour moy ie vous auouë que
vostre presence m'a causé plus
de ioye que de chagrin.

ZELINDE.

Nous n'auons presque parlé,
depuis que nous sommes icy,
que du bon-heur d'Elomire.

MELANTE.

Quoy que ce Peintre se vante
de trauailler d'apres nature, ce
n'est toutefois qu'un fort mau-
uais copiste. Les portraits qu'il
fait ne sont pas si ressemblans
que le vulgaire se persuade ; &
quoy que l'on publie qu'il dé-
peint bien les gens de qualité, ie
n'ay encore rien veu , dans ses
peintures qui leur ressemble. Il
nous habille autrement que nous
ne sommes ; il allonge nos che-
veux , il agrandit nos rabats, ap-
petisse nos pourpoints , augmen-

te nos garnitures; donne plus de tour à nos canons; nous fait peigner plus souuent que nous ne faisons; nous fait faire des contorsions, au lieu de reuerences; & s'il nous fait dire vn mot, il nous le fait repeter cinquante fois; & en adioûtant ainsi à nos habits, & à nos actions, il nous veut faire passer pour ce que nous ne sommes pas. Mais, dites moy, ie vous prie, pour peu qu'un Peintre grossit le nez d'une belle personne, qu'il agrandit ses yeux & sa bouche, & qu'il alongeât son visage, ne feroit-il pas vn monstre, d'une beauté parfaite? C'est ce qu'Elomire fait dans ses tableaux de la Cour, & c'est par où il pretend tourner en ridicules, des personnes, dont l'ajustement répond à l'esprit; qui ne font rien que la biensean-

ce n'autorise, & qui n'ont rien que de recommandable : c'est pourquoy ce Peintre doit prendre garde, qu'apres auoir voulu iouer les autres, il ne se trouue quelqu'un qui le iouë luy-mesme.

ARISTIDE.

Je crois que tout ce que l'on feroit contre luy, ne seruiroit qu'à augmenter sa gloire; & ses Satyres, luy ont fait tant d'amis, qu'ils ne manqueroient pas d'aller fronder la Piece, que l'on ioueroit contre luy.

MELANTE.

Les Frondeurs sont insupportables, & ie ne sçauois souffrir que l'on fronde, mesme les Pieces qui ne valent rien. Je

m' imagine voir ces perturba-
 teurs des diuertissemens publics,
 crier qu'vne Piece ne vaut rien,
 deuant qu'elle commence; fai-
 re les mauuais plaisans, pendant
 qu'elle dure; rire à contre-temps,
 faire la grimace aux plus beaux
 endroits, blâmer sans vouloir
 entendre; tirer les autres, pour
 les empescher d'écouter; dire
 cent fois que la Piece ne vaut
 rien, sans en pouuoir donner de
 raisons; & se faire remarquer de
 tout le monde, & mesme mon-
 trer au doigt.

ZELINDE.

Iamais Elomire n'a fait de
 Portraits si ressemblans que ce-
 luy des frondeurs de Pieces, que
 vous venez de faire; & si toutes
 les personnes de qualité auoient

autant d'esprit que vous ; ce Peintre des actions ridicules , seroit obligé de n'en dire que du bien , ou de n'en i jamais parler.

MELANTE.

Ce que vous dites n'est qu'un compliment , que vostre civilité vous oblige à me faire.

ZELINDE.

Je croy n'avoir rien dit qui ne soit veritable ; mais ie ne songe pas qu'il y a long-temps que ie suis icy , & que j'ay des affaires à la ville.
à Argimont.

Monfieur , montrez - moy , s'il vous plaist , un point de Venise.

ARGIMONT.

ARGIMONT.

Il m'en est arriué ce matin
d'admirables , qui sont là bas.

ZELINDE.

Je les verray en passant.

ARISTIDE.

Je vais descendre avec vous;
& comme i'ay enuie d'en auoir
vn , vous me direz s'ils sont
beaux.





SCENE XI.

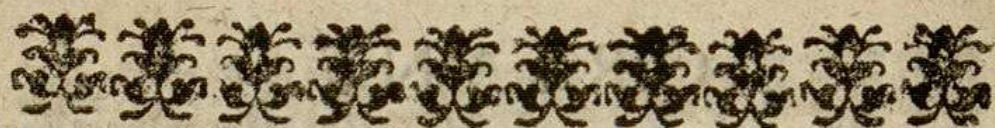
ORIANE, MELANTE,
LVCIE.

MELANTE.

IE croy que vous m'auez attendu avec beaucoup d'impatience ; mais i'estois aupres de mon Oncle , qui est malade à l'extremité. Tout ce que i'ay pû faire, ç'a esté de me dérober , vn moment , pour vous venir , moy-mesme , apporter cette nouuelle. I'ay laissé tous mes gens chez luy , & vn de mes laquais , doit dans vn moment , me venir dire icy de ses nouuelles.

ORIANE.

Vous ne deuiez
pas le quitter en l'estat où il
est, & ie connois que l'amour,
que vous auez pour moy, est
bien grand; puis que vous m'en
donnez des preuues, aux dépens
de vostre prudence.



SCENE XII.

ORIANE, MELANTE,
LVCIE, CLEARQVE.

LVCIE.

AH ! Madame , que ferez
vous , voila vôtre Pere !

CLEARQVE.

Quoy ! perfide , est-ce icy où
demeure vôtre Cousine Orphi-
se ? & vous Monsieur.....





SCENE XIII.

ORIANE, MELANTE,
CLEARQVE, LVCIE, CLEON.

CLEON *à Melante.*

Monsieur, vostre Oncle
vient de mourir.

MELANTE.

Est-il possible!

CLEARQVE.

Qu'enten-je!

ORIANE.

Ah ! mon Pere , ne vous emportez point contre Melante , apres la perte qu'il vient de faire ; & s'il est encore dans la resolution de m'épouser , consentez plustost à nostre Mariage.

CLEARQVE.

Puis que son merite est soutenu du bien de son Oncle , ie n'ay plus de sujet de m'y opposer , & s'il y consent , i'en suis d'accord.

MELANTE.

J'ay trop d'amour pour la belle Oriane , pour n'y pas consentir.

CLEARQUE.

Lors que ie vous ay
fait épier , & que ie suis venu
vous trouuer icy , ie ne croyois
pas que ma colere deust estre si
tost appaisée.

MELANTE.

Vous me permettrez de
vous quitter , & d'aller songer à
ce que ie dois à mon Oncle ,
auant que de penser à ce que
ie dois à mon amour.

F I N.

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAr Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 15. Iuillet, signé BOVHCART. Il est permis à Guillaume de Luyne, de faire imprimer, vendre & debiter vne Comedie intitulée *Zelinde, ou la veritable Critique de l'Escolle des Femmes, Et la Critique de la Critique*, pendant cinq années, Et deffence sont faites à tous autres de l'Imprimer, vendre & debiter, à peine de mil liures d'amande, de tous dépens-dommages & interests, comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 4. Aoust 1663. Et les Exemplaires ont esté fournis.

¶ Et ledit de Luyne a fait part du Priuilege cy-dessus à Charles de Sercy, Thomas Ioly, Louys Bilaine, Claude Barbin, Jean Guignard, Estienne Loyson, & Gabriel Quinet, pour en iouir le temps porté par iceluy.